Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 29

Artikel: De dépit
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-201328

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

qu'on commence et par le violon qu'on finit.

La diplomatie : le mensonge officiel.

Le plus court chemin d'un poing à un autre, c'est souvent l'œil.

Honni soit qui manigance.

Ne vous fiez pas aux muets : ça manque de parole.

Ce malade bat la campagne : allez vite chercher un médecin. — Non point : c'est un garde-champêtre qu'il faut aller quérir.

Aurore : la seule portière qui ait jamais eu les doigts de rose.

La mémoire : c'est avec quoi on oublie.

Le 30 du mois : Oh ! heureux jour ! où l'on voit ses « sous venir ! »

(Communiqué par P. B.)

Rôdeurs malgré eux. — Saisi au passage. Conversation entre deux dames au marché.

— Mon mari et moi avons pour principe de ne jamais nous disputer devant les enfants ; quand une scène est près d'éclater, nous les faisons sortir.

— Ah ! c'est pour cela qu'on ne voit qu'eux dans les rues.

Je te crois ? — Dans un journal, liste des décès :

« Louis-Alexis Duval — dix-huit mois, sans profession. »

Pas encore colonel. — Un garçonnet, accompagné de sa maman, regarde défiler un bataillon, musique en tête.

— Oh ! comme c'est beau, s'écrie-t-il, mais, dis, maman, à quoi qu'ils servent ceux qui ne jouent pas de la musique ?

Le rôle social de l'automobile.

On nous écrit :

« Proto, qui ne craint pas le paradoxe, me disait un soir :

« Il y a des gens qui ne peuvent pas souffrir les vélos, automobiles, motocycles et autres engins de grande vitesse ; moi, je les adore et fais mon possible pour les propager. Ces engins-là résoudront la question sociale et autre chose encore.

» Oui, parfaitement. Je m'explique. Savez-vous comment les bonnes femmes du Flohland se débarrassent de leurs puces ? Non ? C'est simple : elles sèment du tabac à priser sur le sol ; les puces, qui ont la tête en bas, éternuent et se cassent la tête sur les cailloux ! Saisissez-vous le rapport ? Non ? Je poursuis. Remarquez que la plupart des chauffeurs finissent comme les puces du Flohland ; ils s'écrabouillent tous les uns après les autres et, comme ils sont nécessairement fortunés, leurs biens s'éparpillent. Leurs héritiers finiront de même. Ce sera l'enrichissement général, modéré, il est vrai, au lieu de la misère commune rêvée par les anarchistes. Comprenez-vous ?

» Mais il y a mieux. L'humanité, piquée par une tarentule inconnue, est affectée d'une véritable folie du mouvement. C'est un enragement général, la course au clocher, la varappe, le vélodrome, l'hippodrome, le yachting, le foot-ceci, le foot-cela ; tout s'agite, tout se déplace avec une vitesse sans cesse croissante, de sorte que chacun finira par avoir son cycle à moteur, chacun sera obsédé par une seule idée fixe : dépasser la vitesse de son voisin ; du 120, 150, 180, 200, etc., comme dans les mises ! Et de deux choses, l'une : ou cela finira par une rencontre générale écrabouillant la masse entière, ou l'humanité, dans une course échevelée autour du globe, prendra une vitesse telle qu'elle partira par la tangente pour retomber sur les astres voisins en pluie d'aérolithes : débris de moteurs, roues, têtes, jambes, pneus et boyaux, le tout en un mélange plus affreux que celui du songe d'Athalie.

» De toutes façons, ce sera la fin du monde. est-ce clair ? »

T. R.

Sur l'autel de l'amitié. — M. P''' a épousé, pour complaire à sa famille, une jeune fille d'une laideur peu commune. Il n'est donc pas au bénéfice de l'aveuglement amoureux.

Quittant, l'autre soir, un de ses amis, celui-ci lui dit :

— Dis, embrasse bien ta femme pour moi.

— Oui, répond P''', en soupirant, mais c'est bien parce que c'est toi.

Hommage au devoir. — Un employé d'administration a profité d'un congé pour faire un petit tour en Suisse.

— En bien, lui demande-t-on, êtes-vous satisfait de votre voyage ?

— Pas trop. Ces chambres d'hôtel sont très incommodes. On a beau dire, on ne dort nulle part aussi bien qu'à son bureau.

Dein onna traiterî de pè Lozena.

Vo lè cougnâite prâo clliau traiterî de pè Lozena, iò on è tot conteint d'allâ s'einfata onn' assiéta de soupa quand on vint âo martsi et que lè ratte vo corrant dein lo veintro. Eh bin ! l'oncllio Tiennon lâi è z'u on coup et l'a sacrefii que jamé de sa viveinta via on sarâi fotu de lâi fére remettre lè pî.

L'avâi menâ on sa de granna, que l'avâi pardieu rèussâ à veindre à boun'hâora, et pè vèmidzo sè dit dinse ein li-mimo : « N'è pas l'eimbarras, t'a pas tant mau veindu, mon pourro Tiennon ; te pâo bin allâ fére onna petita veriâ pè clliau traiterî, que tote lè dzein dau veladzo diant que tot lâi è rido bon. »

Atsé dan l'oncllio que s'ein va tot bounameint tant qu'à que trâove onna galèza carraïe iò l'ètâi ècrit dessu : *Restaurant.* Ie va dedein et dèmande à on soumellié avoué on fordâi bllian se pouâve bin adrâi dîna.

— A voutron serviça, so repond l'autro, seta-vo pî.

Lâi avâi quasu atant de mondo que dèso lo couvè de danse à l'abbaï : dâi monsu à grante zaques, quauquès damè avoué dâi tsapi reimpliâ de flliau, quemet on courti.

L'oncllio sè site dè coûte onna dama dzauna, fié dou âo trâi coup dessu la trâbllia po criâ lo garçon que tracive decé, delé avoué sa cazaqua sein lame, et que vint tot tsau.

— Quinna bouna pedance âi-vo ? que lâi dèmande.

— Soupe aux raves.

— Rava tè mîmo ; i'ein medze dza tî lè dzo, et aprî ?

— Saucisse, pommes de terre en robe de chambre, asperges...

— Qu'è-te çosse, clliau truffie ein roba de tsambra ? Dusse être dau fameux ; apportâ z'ein va, et pu pas tant pou.

Duve menute aprî, l'autro ètâi quie avoué sè truffie.

— Tè bourlâi-te pas ! que dit l'oncllio quand lè vâi, dâi truffie boulâite ! Panna vo lo mor avoué, se l'è cein dâi truffie ein gredon.

— Alors, asperges ?

— Oi, su sû que l'è encora 'na guieuserî.

Lo garçon apporte adan clliau z'asperges et Tiennon sè met ein ètat de lè tsapllia dein son assiéta quemet dâi tchou.

— Rondzai, que l'è du ! que desâi ; è-te que vu pouâi cein mâtsi, mè que i'é on crouïo ratalli.

Faillâi lo vère croussi : fasâi dâi mene de caïon quand lo magnin lau z'einfate lo fiertsau dein lè potte. La dama dzauna risâi tant que fasâi quasu lo rio pè lo pâilo. A la fin, ie crie lo garçon et lâi dit :

— Te pâo repreindre tè mandze de remesse, apportâ mè pî onna rachon de fremâdzo, omète cein n'è pas frelattâ.

Lo garçon recaffâve qu'on fou, et l'oncllio que vayâi ti clliau dzein lo guegni, cheintâ la colére lâi monta à la tita.

Po fére passâ son repé, sè met adan à saillî de sa catsetta on paquiet de taba, dau Churtse ; l'ein preind onna rachon quemet 'na pomma rambour et quemeince à chiquâ et à crètschi, quasu dessu lè pî de la dama dzauna. Lo garçon que guegnive cein que sè passâve, va queri on crachoi avoué 'na pufetta que resseimbliâve à dau resson et lo met que bas dau côté iò crètschive l'oncllio. Ma quand stisse l'eût vu ci galé petit mâobllio, bin ornâ, li que n'avâi jamé z'u vu oquie de paret et que ne savâi pas à quie pouâve bin servi, sè peinsâ qu'on lo betâve à cllia pllière po lo mourgâ. Ie fâ adan onn'eimbardjâ de l'autro côté, tandu que lo garçon reimpougnive son mâobllio et lo pllièclve à gautsè. L'oncllio vouâitive ci manèdzo avoué dâi gets asse gros que dâi tomme de tchivra, ein crètcheint à drâite, peindeint que l'autro tsandzive encora on iadzo lo mâobllio de côté.

Sti coup, la colère fâ châota Tiennon, sè lâive, t'eimpougne sti coo pè son collet de tsemise et lâi fâ :

— Eh ! bâogro de cazaqua copaïe que t'i, vâi-to se t'a lo bounheu de rapportâ quie ta quiéce à puffet, eh bin ! mè bourlâ se lâi crètsche pas dedein !

MARC A LOUIS.

De dépit. — Le syndic d'une de nos petites communes ne pèche pas par excès de propreté à l'égard de sa personne.

Dernièrement, en séance de la municipalité, il s'écrie à la suite d'une décision contraire à son avis : « Après tout, je m'en lave les mains ! »

— Enfin ! s'écrie un municipal.

Accord critique. — Comme les fleurs de votre coiffure s'accordent bien avec vos cheveux, mademoiselle.

— Vraiment, vous trouvez ? Elles sont artificielles.

Trop précis. — Une femme d'esprit avait gardé des grâces tardives, mais avait abdiqué toute coquetterie dès la quarantième année.

Un adorateur attardé la complimentait.

— Vous êtes charmante, ce soir.

— Merci, mon ami ; seulement, autrefois, on n'ajoutait pas : *ce soir*.

Au mécanique.

SAC-A-DOUILLES, de René Morax, vient de paraître chez *Payot et Cie*, libraires-éditeurs, à Lausanne (Imprimerie Charles Guex). Quelle bonne nouvelle pour les personnes qui ont applaudi ces amusantes scènes de notre vie militaire, représentées, cet hiver, par la société artistique *La Muse*, dans plusieurs villes de la Suisse romande.

Sac-à-douilles ne s'analyse pas. Il faut le voir jouer ou tout au moins le lire. En voici une des scènes les plus vivantes et fort bien observées. Elle est empruntée au deuxième tableau.

* * *

Le *deuxième tableau* représente l'intérieur spacieux et peu confortable d'un battoir mécanique.